

Nina Gailord

# L'ÉCLAT DES AUTRES



*Mystérieux Barsheim*

Nina Gailord

# L'Éclat des autres

*Mystérieux Barsheim*

© Nina Gailord, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5174-4

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les lieux et les évènements sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes serait pure coïncidence.

## Prologue

Un cri déchira le silence de cette nuit campagnarde, faisant plonger le grand hamster d'Alsace dans son terrier, suivi du bruit sourd d'un corps chutant au sol. Cela n'avait pourtant pas suffi à réveiller les habitants de Barsheim qui dormaient tous plus ou moins sur leurs deux oreilles.

À plat ventre, un jeune garçon tâtonnait d'une main tremblante sur l'asphalte à la recherche d'une pierre ou d'un autre objet providentiel pour se défendre. Il essaya de se redresser, mais il était encore étourdi par le coup que l'on venait de lui asséner. La pleine lune, déjà haute, éclairait partiellement le sentier et les vignes alentour, mais l'adolescent n'avait pas besoin de lumière pour savoir qui en voulait à sa vie.

Il sentit les genoux de son agresseur peser sur son dos, son poids lui coupant la respiration. Son cœur s'affola.

— D'accord ! Je vais continuer ! Laissez-moi partir ! implora-t-il.

— Tu deviens ingérable... chuchota-t-on à son oreille.

Le poids se déplaça lentement et le jeune garçon tenta en vain de résister alors qu'on lui tirait un bras dans le dos. Un reflet métallique brilla sous la lune, une goutte glissa le long de l'aiguille. L'adolescent respirait avec difficulté, il sentit à peine la piqûre dans le creux de son coude.

Dimanche 1er mai

— Toujours intéressée par des plants de tomates ananas ? La voix tonitruante de Madeleine Bercht effraya ses poules qui s'éparpillèrent vers le côté opposé de l'enclos, tandis que celle-ci se campait fermement devant le grillage séparant son jardin de celui de sa voisine.

— Oui, avec plaisir ! répondit Rosalie Lang en se relevant de ses plantations.

Madeleine lui fit passer par-dessus la clôture une cagette remplie d'une demi-douzaine de godets d'où émergeaient de jeunes tiges vertes. La jeune femme la déposa sur le sol.

— Alors Rosalie, encore seule ce week-end ? demanda la voisine en fronçant les sourcils, une main sur le grillage, l'autre enfoncée dans la poche de son ample tablier.

— Comme vous le voyez...

— Tu n'as pas encore trente ans, tu pourrais refaire ta vie !

— Oh, je n'ai pas la tête à ça ! Je suis déjà bien occupée avec Benjamin et la rénovation de ma maison ! Sans parler du jardin... si je pouvais transformer cette terre caillouteuse en une belle pelouse l'année prochaine... Elle donna un coup de pied dans une motte d'où émergeaient une touffe de mauvaises herbes et un gros pissenlit.

— Il me semble que tu te fais rouler sur la garde de ton fils... Ma cousine aussi est divorcée, continua-t-elle sur sa lancée, mais ils se partagent les week-ends... Elle ne se fait pas avoir comme toi ! s'indigna-t-elle en mettant ses poings sur ses larges hanches. Son tablier à fleurs recouvrait une robe de toile beige assortie à ses chaussures. Si le ton était vif, le regard restait bienveillant.

— Je n'arrive pas à lui tenir tête, Madeleine. Cela fait deux ans que nous ne sommes plus ensemble, et depuis quelques mois il ne respecte plus nos accords

et prend Benjamin chaque fin de semaine.

— Tu ne lui dis jamais non ?

— Bien sûr que si ! s'insurgea-t-elle, mais il ne m'écoute pas, il se met à crier, cela fait peur à Benjamin, et moi je capitule... Mais je ne baisse pas les bras, Madeleine, j'ai bien l'intention de remettre de l'équité dans la garde de mon fils, soyez-en sûre.

— Ah je préfère te voir comme ça. Tu peux y arriver.

— Oui, mais ça va être difficile, Martin est tellement autoritaire, il ne m'écoutait pas quand on était mariés et cela n'a pas changé avec notre séparation ! se confia Rosalie tout en essayant de repousser de ses yeux ses cheveux ébouriffés par le vent. Ses mains terreuses laissèrent une trace sur son front.

— Il a toujours eu mauvais caractère, je me rappelle qu'on l'entendait crier jusque chez nous ! ajouta Madeleine en faisant un grand geste en direction de sa terrasse.

— Il ne supporte pas d'être contredit et se comporte de plus en plus en égoïste, sans se rendre compte que c'est Benjamin qui en fait les frais, répondit Rosalie nerveusement.

Elle laissa son regard errer sur leurs jardins, puis sur les poules se chamaillant un peu plus loin, le temps de se reprendre. Elle ne se rappelait que trop bien les nombreuses fois où le voisin était venu voir si tout allait bien chez elle alors que son ex-mari l'invectivait bruyamment.

— Sinon, changea-t-elle de sujet, les plants de tomates zébra que je vous ai donnés la semaine dernière se sont bien acclimatés ? demanda Rosalie en faisant un signe à la fille de Madeleine qui sortait sur la terrasse.

— Bien sûr, Rosalie ! Tout pousse chez nous ! répondit en riant Madeleine. Regarde-moi celle-là... toujours pendue au téléphone avec son petit copain ! Et une fois sur deux, ils se disputent ! Si tu savais le nombre de fois où je dois la consoler le soir, et quand je me lève le lendemain, je la trouve gaie comme un pinson... C'est dur de les suivre ces jeunes... conclut Madeleine avant de retourner à son poulailler.

Rosalie porta la cagette jusque dans la serre, puis elle sortit précautionneusement les petits pots et les déposa sur son plan de travail. Elle vérifia qu'ils n'aient pas besoin d'être arrosés, puis retourna à son potager. Elle continua d'arracher le liseron qui poussait entre les jeunes pousses de radis. Discuter de ses rapports conflictuels avec son ex-mari l'avait bouleversée et lorsque l'alarme de son téléphone retentit, elle sursauta, lâchant inopinément sa bineuse sur les radis. Elle pensa avec soulagement qu'elle allait enfin pouvoir serrer son fils dans ses bras.

Elle avait profité du doux soleil de printemps pour travailler dans son jardin et il ne lui restait plus que trois rangées de jeunes pousses à nettoyer. Elle commença à épousseter son jean de ses mains maculées de terre. Son pantalon, usé par le temps, arborait de nombreuses marques d'herbe indélébiles aux genoux. Son vieux sweat-shirt, vestige de ses années d'université, était retroussé aux poignets. Elle avait rassemblé les boucles blondes et rebelles de sa longue chevelure dans un élastique, mais plusieurs mèches s'en étaient échappées. Fouettées par le vent, elles formaient maintenant un halo mousseux et ébouriffé autour de sa tête.

Un sourire de satisfaction apparut sur son visage quand elle balaya du regard le travail effectué depuis quelques mois dans son jardin. Dès la fin de l'hiver, elle s'était attelée à tailler sa haie, laissant tout le temps aux oiseaux d'y prendre place au printemps pour y construire leurs nids. Aujourd'hui elle en abritait plusieurs espèces, surtout des merles, dont elle appréciait le chant. Elle se savait chanceuse de pouvoir compter sur les conseils de Madeleine et son mari qui cultivaient depuis de nombreuses années un jardin des plus prolifiques. En ce moment, ils la narguaient avec leurs plants de rhubarbes énormes, touffus, dépassant le mètre de diamètre, alors que ceux de Rosalie restaient chétifs.

— Tu ne les as pas plantés au bon endroit, Rosalie ! Ils ne voient pas assez le soleil ! l'avaient-ils mise en garde la semaine précédente en lui donnant une brassée de tiges épaisses, avec lesquelles elle avait confectionné une tarte et trois pots de confiture.

Elle remonta l'allée bordée de hautes graminées et de pissenlits jusqu'à sa terrasse de béton brut où elle abandonna ses bottes pour rentrer en chaussettes dans sa maison. Elle s'engagea dans les escaliers en courant pour se laver rapidement les mains à l'évier de la salle de bains. La petite brosse à ongles resta dans sa coupelle, trop pressée qu'elle était de se préparer au plus vite. Elle fila



ensuite dans sa chambre où elle changea son jean et son sweat-shirt contre un nouveau jean et un gilet. Cela faisait bien longtemps qu'elle ne s'était plus attardée devant son reflet dans le miroir. Si elle l'avait fait, elle y aurait vu une grande jeune femme avenante, aux yeux bleus empreints de bienveillance. Alors qu'elle boutonnait nerveusement son pantalon, elle repensa aux critiques incessantes de son ex-mari. Avec Martin, ils s'étaient connus jeunes, alors qu'ils terminaient leur cursus universitaire, puis avaient emménagé dans un petit appartement en ville. À la naissance de leur fils, ils se projetaient dans une jolie maison avec un jardin pour s'y détendre en famille. N'ayant pas beaucoup d'apport financier, ils choisirent d'acheter une vieille bâtisse alsacienne à rénover à l'entrée de leur petite ville de Barsheim dans le Haut-Rhin. Peu de temps après, les premières dissensions commencèrent à apparaître. Martin ne supportait pas de faire les travaux, mais n'avait pas les moyens de payer quelqu'un pour les réaliser à sa place. Il se mit alors à critiquer tous les aspects de leur vie : la maison à rénover, le jardin en friche, Rosalie qui ne s'était pas délestée de tous les kilos de sa grossesse, Benjamin qui ne faisait pas ses nuits... Trois ans après la naissance de leur fils, ils se séparaient. Bien que divorcé depuis presque deux ans, Martin était devenu encore plus critique et autoritaire envers elle lors de leurs brefs échanges. Rosalie s'était rendue à l'évidence qu'elle ne savait plus comment redresser la situation.

Elle redescendit l'escalier et se précipita vers l'entrée où elle chaussa des baskets, attrapa son sac dont elle fit passer la large sangle de la bandoulière par-dessus sa tête, et sortit sur sa petite cour à l'avant de la maison. Elle y récupéra sa bicyclette. C'était le moyen de déplacement le plus agréable, de l'avis de tous les Alsaciens, dès l'arrivée des beaux jours, si vos articulations pouvaient vous le permettre. Rosalie étant dotée d'une bonne paire de jambes, elle n'hésita pas et enfourcha son vélo avant de s'élancer à travers les petites rues pavées.

La majorité des maisons de cette petite ville était bâtie sur une structure traditionnelle, des rez-de-chaussée en pierre ou en grès, puis des étages en pans de bois colorés et en colombages de chêne, de hêtre ou de sapin. Aux périphéries de la ville et dans les petites ruelles se trouvaient plutôt des petites maisons à un ou deux étages, mais au centre et sur l'axe principal, on pouvait découvrir des maisons de notables et de vigneron à trois étages beaucoup plus vastes. Les constructions étaient rapprochées et denses. Elles conféraient rapidement de l'ombre aux promeneurs en été. Rosalie dépassa une première fontaine de grès croulant sous les géraniums, l'église et son clocher de tuiles vernissées colorées.

Elle continua à travers des petites ruelles pavées jusqu'à la route pour arriver dans le nouveau lotissement où son ex-mari avait emménagé après leur séparation. La majorité des parcelles entourant la ville étaient recouvertes de pieds de vigne, quelques-unes restant pour le maraîchage. Au loin, les cépages laissaient la place à des forêts.

La résidence de trois étages flambant neuve ne dénaturait pas le paysage, mais y apportait néanmoins une touche anachronique malvenue. Elle freina en arrivant sur le petit parking, et attacha comme à son habitude son vélo à la barrière longeant le bâtiment, puis entra dans le hall dont les murs recouverts de miroirs lui renvoyèrent l'image d'une jeune femme pressée. Ses pas retentirent sur les dalles de marbre quand elle emprunta les escaliers jusqu'au premier étage.

— Tu as dix minutes de retard ! Benjamin avait ses chaussures à seize heures et depuis il ne tient pas en place et marche partout ! Il s'est même assis sur le canapé avec ! cracha un Martin Lang blême de rage.

Il se tenait dans l'encadrement de la porte et ne faisait pas mine de vouloir la faire entrer.

— Bonjour, Martin, bon, eh bien, on va y aller alors... dit-elle en hésitant à poursuivre avec ses revendications, son fils de cinq ans se précipitant joyeusement dans ses jambes.

— Maman !

— Arrête de faire le bébé ! le coupa son père, et va chercher ton casque ! Martin poussait Benjamin vers la sortie. Blandine est épuisée par ce week-end, nous avons eu des invités et ton fils est de plus en plus remuant, tu devrais lui apprendre à se tenir ! lui dit-il en la regardant avec cette petite moue méprisante qu'il affichait en permanence depuis plusieurs années.

— Il a cinq ans ! D'ailleurs, en ce qui concerne le week-end...

— Je n'ai pas le temps de discuter, la coupa-t-il en haussant le ton, surveille ton téléphone, je te dirai quand je reprendrai Benjamin !

Rosalie entendit les talons de Blandine claquer sur les dalles de marbre du salon, et la regarda s'approcher, ses jambes maigres et brunies aux UV dépassant d'une petite jupe droite blanche. Elle posa nonchalamment son coude sur